

Lafleur ne s'était pas trompé, le nouveau venu était bien l'homme qu'il avait intérêt à découvrir. C'était à lui que la dame Martin d'Evreux avait adressé et recommandé nos orphelines et, fidèle à sa promesse, il venait les attendre pour les conduire chez lui. Elles y seraient parfaitement en sûreté et d'autant mieux accueillies que leur présence allait être pour les époux Martin une source charmante de distraction quotidiennes. Elle mettrait fin à ce tête à tête conjugal dans lequel ils s'endormaient l'un et l'autre depuis si longtemps, car il en était pour eux comme pour la plupart des petits commerçants retirés, qui se sont tués de travail pendant des années afin d'amasser de quoi abandonner leur boutique, et qui se meurent d'ennui dès qu'ils l'ont quittée.

Pour les époux Martin les journées passaient encore assez vite. Madame s'occupait de son ménage, elle allait aux provisions, elle raccommodait son linge ; Monsieur se promenait sur les quais, aux Tuileries, il allait faire de la politique à la petite Provence et se moquer des tendances nouvelles ; mais la nuit venue, que faire ?

Ah ! s'ils avaient eu des enfants ! Une fille, rien qu'une fille ! Elle eût été la joie de la maison !

Et voilà qu'il leur en arrivait deux ! ne fût-ce que pour quelques mois, quelques semaines, ce serait toujours ça de gagné.

C'est donc dans cette disposition d'esprit que M. Martin était venu au devant du coche et, comme il se trouvait de beaucoup en avance, il se promenait de long en large devant la porte pour passer le temps.

Lafleur qui ne le perdait pas de vue se mit à faire de même et, après qu'ils se furent croisés deux ou trois fois, il se décida à entamer la conversation.

— Monsieur attend sans doute, comme moi, l'arrivée du coche d'Evreux ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, je pense que nous avons une bonne faction à faire, car il n'arrivera pas avant neuf heures.

— Vous croyez ?

— Je viens de m'en assurer au bureau, à l'instant même. Un gentilhomme qui est arrivé en poste a bien voulu prévenir qu'un essieu de la voiture s'est brisé aux environs de Rambouillet et qu'un retard, de deux heures au moins, sera la conséquence de cet accident.

— Un essieu cassé ! Ah ! mes pauvres petites Normandes ! Quelle frayeur elles ont dû avoir !

— Ah ! ce sont des jeunes filles que vous attendez ?

— Oui, monsieurs, deux orphelines qui doivent avoir dans les dix-sept ou dix-huit ans et que l'on dit fort jolies.

— Vous ne les connaissez donc pas ?

— Nous ne nous sommes jamais vus.

Parfait ! se disait tout bas Lafleur.

— Mais elles nous ont été recommandées par une cousine de ma femme, et c'est chez nous qu'elles vont habiter.

— Ce sera une grande sécurité pour ces jeunes personnes.

— Et une grande distraction pour nous... pour moi principalement. Quand on vit de ses petites rentes dans un troisième de la rue Guénégaud...

— Ce n'est pas gai.

— Seul, toujours seul, vis à vis de sa femme...

— C'est triste !

— Satané coche ! reprenait le vieux Martin en frappant du pied. Deux heures de retard ! qu'est-ce que je vais faire pendant ce temps-là ?

— C'est ce que je me demande aussi ! disait Lafleur d'un air navré.

— Rentrer chez moi ?

— C'est peut-être ce que nous aurions de mieux à faire l'un et l'autre, cher monsieur.

— C'est possible pour vous, monsieur ; mais pour moi !... il me faudrait subir les jérémiades de madame Martin ! Et j'en ai assez de cette chanson-là !... Je vais tout bonnement flâner sur le quai, regarder les images... Je me paierai une tasse de moka... ou un petit madère.

— Tiens, c'est une idée ! s'écria Lafleur. Et ça m'en fait pousser une autre. Monsieur, aimez-vous le piquet ?

— Je l'idolâtre, monsieur, mais ma femme ne peut pas le souffrir. De plus, j'ai horreur du tric-trac ; mais, comme ma femme l'adore, j'ai, à l'heure qu'il est, vingt-cinq ans et demi de tric-trac.

— Eh bien ! Monsieur, si nous entrions là, dans le café en face ? Il y a un petit jardin avec de jolis bosquets.

— Je les connais.

— Nous en prendrions un, bien abrité... parce qu'à nos âges, il ne faut pas plaisanter avec les courants d'air...

— Oh ! mais non !

— Et nous ferions un cent ou deux pour jouer notre madère. Cette proposition était assez agréable au sieur Martin, cependant il hésitait.

— Ça y est-il ?

— Mon Dieu, monsieur, j'accepterais avec le plus grand plaisir, mais je craindrais en m'éloignant...

— Soyez donc tranquille. Une piécette au garçon, et il nous prévient de l'arrivée de la voiture.

— Oh ! oui, c'est essentiel, car pour rien au monde je ne voudrais...

— Fiez-vous à moi. Je n'ai pas envie non plus de manquer le coche.

Cette aimable plaisanterie avait fait éclater de rire le bon monsieur Martin et triomphait de ses hésitations.

— Vous êtes gai, monsieur ! dit-il à Lafleur qui lui avait pris le bras et l'entraînait.

Vous êtes très gai ; j'aime ça !... Ce n'est pas comme ma femme qui est si...

— Vraiment ?

— Excellente personne ; mais quelquefois bien agaçante...

— Il y en a donc comme ça ?

M. Martin était, comme on le voit, un de ces types de bourgeois naïfs, confiants à l'excès et qui ne manquent jamais l'occasion de bavarder.

Du premier coup d'œil Lafleur avait jugé son homme.

Et le gredin s'était dit :

— Va toujours, mon bonhomme, déguise tout ce que tu voudras sur le compte de cette excellente madame Martin qui adore le tric-trac, tout à l'heure je vais te jouer une partie de ma façon que je te défie bien de gagner."

Et le valet du marquis de Presle souriait à part soi, de l'air d'un homme qui se sent certain de réussir.

Sans plus de façon, il avait pris le bras de son compagnon.

M. Martin allait peut-être s'étonner de cette familiarité. Mais Lafleur ne lui laissa pas le temps de se reconnaître.

Il l'avait, tout en causant, entraîné, ainsi que nous l'avons dit, jusque devant la porte du cabaret.

Mais au moment d'y pénétrer, le bourgeois manifesta quelque hésitation.

Il ebaucha même le jeu de physionomie de l'écolier qui, sur le point de commettre une frusque, s'assure que personne ne peut le surprendre.

— Eh bien, ricana Lafleur, qu'est-ce que vous avez donc ? Est-ce que vous craignez qu'il ait pris à Mme Martin la fantaisie...

— De me suivre ?... Oh ! Mme Martin attend mon retour, j'ose le dire, avec la plus grande impatience. Et cela pour deux motifs.

— D'abord, insinua Lafleur, pour faire sa partie de tric-trac.

— C'est vrai. Mais aussi pour embrasser ces deux jeunes filles qui nous arrivent d'Evreux.

— Ah ! Madame votre épouse...

— Adore les enfants !... Oui, monsieur, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire ; elle ne s'est, je crois, passionnée pour le jeu de tric-trac que par désespoir ! Ah ! si elle avait pu être mère, j'aurais évité bien des parties de ce jeu qui fait mon désespoir de chaque jour.

— Eh bien, venez bien vite vous dédommager en faisant quelques bonnes parties de ce piquet que vous aimez tant,